

Erik Egnell

**ELLE S'APPELAIT
AURORE...**

HISTOIRE DE SA VIE

Éditions Jean-Jacques Wuillaume

Éditions Jean-Jacques Guillaume
Couverture : Baron et Baronne Dudevant
par François Biard
ISBN : 979-10-95373-23-0
Dépôt légal : Avril 2019

PROLOGUE

Maréchal, me voilà !

Au commencement de cette histoire est un nom célèbre : Fontenoy. Tous les écoliers de France, et ils sont nombreux aujourd'hui grâce à M. Guizot, connaissent Fontenoy. Tous ne se rappellent pas la date, moins enfoncée dans les jeunes têtes que Bouvines (1214) ou Marignan (1515), aussi est-il utile de la dire au lecteur : 1745. Mais tous ont entendu : Messieurs les Anglais, tirez les premiers. Et ils savent tous que ce fut une ruse de guerre : les maladroits qui avaient répondu à l'invitation se sont retrouvés fusil déchargé et sans défense face à l'assaut des malins Français.

Je ne sais, on ne sait si l'officier qui lança cette invitation gracieuse et perfide fut récompensé par le maréchal. En revanche nul n'ignore que celui qui commanda de tirer sur Napoléon approchant de Grenoble¹ fit une belle carrière.

Donc, le 11 mai 1745, le maréchal Maurice (le premier Maurice de cette histoire) de Saxe (de Saxe mais au service de la France) remporte sur les Anglais la bataille de Fontenoy, tournant de la guerre de Succession d'Autriche, provoquée par l'avènement au trône des Habsbourg d'une femme, l'archiduchesse Marie-Thérèse – déjà un problème soulevé par une femme voulant faire un métier d'homme. Fontenoy, ai-je appris, est un village dans les Ardennes. Les Pays-Bas méridionaux, restés espagnols quand ceux du nord ont formé les Provinces-Unies, perdus par le petit-fils de Louis XIV au traité terminant la guerre de Succession d'Espagne (car les guerres de Succession se succèdent, de quoi vous rendre républicain !), sont alors autrichiens et les Anglais, qui ont un roi allemand hostile au Prussien Frédéric II, sont les alliés des Autrichiens. D'autres victoires françaises sous la conduite du même chef vont suivre, amenant l'occupation de Bruxelles, puis de Maastricht.

Maurice de Saxe est le fils naturel de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste I^{er}, qui deviendra le roi Auguste II de Pologne, et

¹ Allusion à la rencontre de Laffrey le 7 mars 1815 – le jeune capitaine Randon qui donna cet ordre fut par la suite maréchal de France

de Marie-Aurore, duchesse de Kœnigsmark, la première des trois, pardon, quatre Aurore de cette histoire. Celle-ci, venue à Dresde, capitale de la Saxe, revendiquer sa part d'une succession dont ses frères l'avaient spoliée, y deviendra l'astre de la cour locale, inspirera une vive passion au souverain, puis quittera la dite cour, emmenant avec elle le fruit de cette passion, son fils Maurice, à l'éducation de qui, depuis l'abbaye où elle s'était retirée, elle consacrera ses soins attentifs, faisant de lui un des hommes en vue de son époque, un de ces *condottieri* dont les services étaient recherchés par tous les souverains d'Europe. Il sert d'abord dans l'armée saxonne, mais son père, qui n'apprécie pas ses mœurs dissolues, l'envoie en France, où l'on est moins regardant sur son genre de vie. C'est au service de la France qu'il acquiert son prestige de grand chef militaire, nommé maréchal de France², un des quarante-neuf faits par Louis XV au cours de son règne.

Le maréchal de Saxe ne s'occupe pas que de la guerre ; deux ans après Fontenoy, fort du soutien de madame de Pompadour, il réalise le mariage de sa nièce Marie-Josèphe de Saxe, fille de son demi-frère Auguste III, roi de Pologne, avec le dauphin Louis, héritier du trône de France.

Mais l'année suivante lui apporte une grosse déception : à l'issue de négociations qui durent d'avril à octobre 1748, est conclue la paix d'Aix-la-Chapelle, basée sur le principe de la restitution des conquêtes, dont celle à l'Autriche des Pays-Bas du Sud, notre Belgique actuelle, conquis par la France grâce à ses victoires. Louis XV a renoncé aux Pays-Bas autrichiens, alors que notre allié Frédéric II (allié de la France pour la circonstance mais dangereux rival de la Saxe en Europe centrale) gardait la région qu'il convoitait et dont il s'était emparé, la Silésie avec Breslau³. Le vainqueur de Fontenoy a donc travaillé pour le roi de Prusse !

Petite consolation pour notre maréchal : le 20 septembre de la même année, il lui naît une fille, Marie-Aurore, la deuxième Aurore de cette histoire.

Le père de Marie-Aurore II est alors âgé de cinquante-deux

2 En 1741

3 Aujourd'hui Wrocław en Pologne

ans ; la mère, qui, elle, a dix-sept ans, est Marie Linteau, fille de Claude-Louis Linteau, marchand limonadier, et de Marie-Anne Dupuy ; Louis Linteau a présenté ses filles, Marie l'aînée et Geneviève la cadette, au vieux maréchal, dont il connaît la passion pour le théâtre et les femmes ; ce dernier s'est empressé de les placer comme actrices à son Théâtre des Armées et a fait du père un garde-magasin militaire ; le maréchal a installé sa maîtresse Marie Linteau à Paris dans le quartier du Marais ; c'est la maman sans doute qui a eu la bonne idée de choisir pour la nouvelle venue au monde le prénom de la grand-mère ; le père leur assure le vivre et le couvert, mais ne se soucie d'elles guère davantage.

Or, le 20 septembre 1750, deux ans après la naissance de Marie-Aurore II jour pour jour, Maurice de Saxe, prématurément usé par sa vie dissolue et par la déception d'avoir gagné des batailles « pour le roi de Prusse », quitte ce monde ; avant de mourir, le maréchal a-t-il pris des dispositions pour sa progéniture ? Nullement ; il s'est désintéressé du sort de Marie-Aurore comme de ses autres enfants naturels, et ne leur laisse rien ; il a toutefois demandé à son neveu, le comte de Frise, à qui il a légué le château de Chambord, cadeau de Louis XV, de subvenir aux besoins de Marie-Aurore ; à la mort du comte de Frise en 1755, Marie-Aurore est prise en charge par la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, sa cousine, mère de trois futurs rois de France, qui la place pour son éducation au couvent des Ursulines, puis à Saint-Cyr, avant de la marier en 1766 au comte de Horn ; celui-ci est tué en duel l'année qui suit son mariage et la Dauphine meurt la même année (son mari, le dauphin Louis, ayant quitté ce monde l'année précédente) ; Marie-Aurore, qui n'a pas vingt ans, se retrouve bien seule et laissée à elle-même ; nonobstant l'exemple de sa mère et de sa tante, qui ont poursuivi leur vie galante, elle sera une veuve irréprochable, finissant, pour se soustraire aux tentations du monde, par se retirer au couvent des Anglaises, une communauté de religieuses venues d'outre-Manche, établie à Paris au pied de la montagne Sainte-Geneviève, qui prend des pensionnaires ; elle s'y occupe à cultiver son esprit par la lecture des œuvres de Voltaire et de Rousseau.

Aurore m'a emmené au Musée royal de peinture pour me montrer les visages épanoui du maréchal de Saxe et sévère de la Dauphine Marie-Josèphe.⁴

Ce sont alors les dernières années de Louis XV, qui meurt en 1774 après cinquante-huit ans de règne, une bonne durée qui est toutefois loin d'égaliser le record absolu de son arrière-grand-père Louis XIV (soixante-douze ans). Hostile aux changements dont on lui dit que le royaume a besoin, il a tenu son pari : « Après moi, le déluge ! » Une ère nouvelle semble s'ouvrir avec l'avènement du jeune Louis XVI (le petit-fils du feu roi a tout juste vingt ans) mais l'espoir sera de courte durée. Pour la fille du maréchal de Saxe au contraire, cette époque sera celle d'un nouveau début dans la vie et même dans la grande vie. En 1777, alors que Turgot a été renvoyé et que le soin de remettre en fonds le Trésor public a été confié au banquier genevois Necker, Marie-Aurore de Saxe, veuve du comte de Horn, épouse à vingt-neuf ans le financier Louis Dupin de Francueil, d'une vieille famille du Berry, âgé de soixante-deux ans et veuf lui aussi ; pour pallier à toute opposition de la famille le mariage a lieu d'abord à Londres dans la chapelle de l'ambassade de France, suivi d'une deuxième cérémonie à Paris en l'église Saint-Gervais. Plus tard la grand-mère racontera à sa petite-fille :

« Un vieillard aime plus qu'un jeune homme, disait-elle, et il est impossible de ne pas aimer qui nous aime parfaitement. Je l'appelais mon vieux mari et mon papa. Il le voulait ainsi et ne m'appelait jamais que sa fille, même en public. Et puis, ajoutait-elle, est-ce qu'on était jamais vieux dans ce temps-là ! C'est la révolution qui a amené la vieillesse dans le monde. Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux et d'une humeur égale jusqu'à l'heure de sa mort. »⁵

Et c'est au début de l'année suivante la naissance de Maurice François Elisabeth Dupin de Francueil, le deuxième Maurice de cette histoire. Il restera fils unique. Nous sommes à l'époque de

4 Il s'agit sans doute des pastels de Maurice Quentin de la Tour

5 *Histoire de ma vie*, par George Sand

la guerre d'Indépendance américaine, qui fait momentanément oublier à la France ses problèmes. Louis Dupin, quant à lui, a pour premier souci de gérer les biens issus de l'héritage de son richissime père, Claude Dupin, fermier général, gendre en secondes noces de Samuel Bernard, proche de d'Alembert et de Diderot, auteur d'un « Contre Montesquieu », propriétaire de Chenonceau qui ira à son autre fils. Marie-Aurore découvre Châteauroux, la ville d'origine des Dupin (le grand-père de Louis y était receveur des tailles), où le couple passe une partie de l'année, installé au château Raoul, l'ancienne demeure des princes de Chauvigny, menant une vie fastueuse conforme à la position de Louis.

Tout bonheur a une fin. Le 6 juin 1786, alors que le royaume s'enfonce dans la crise financière (ce qui n'empêche pas les financiers de bien vivre) et que l'on commence à parler des Etats généraux, Louis Dupin de Francueil meurt à Paris ; après la disparition de son mari et le règlement de la succession qui leur laisse des revenus confortables, madame Dupin de Francueil et son fils Maurice quittent Châteauroux et viennent emménager dans la capitale, rue du Roi-de-Sicile, non loin de la place Royale, qui sera bientôt rebaptisée place des Vosges en l'honneur du département héroïque ; Mme Dupin engage un jeune précepteur pour parfaire l'éducation de Maurice, François Deschartres.

La révolution n'a rien pour effaroucher la riche veuve acquise aux idées des Lumières ; à aucun moment elle n'envisage d'émigrer, quittant seulement Paris quelque temps au moment des massacres de septembre 1792 pour s'installer au château de Chenonceau chez son cousin Pierre-Armand Vallet de Villeneuve ; elle a maintenant passé la quarantaine ; elle profite des biens laissés par son défunt mari ; elle va même agrandir le patrimoine familial ; en effet, le 23 août 1793, le jour où la Convention décrète la levée en masse, Marie-Aurore Dupin de Francueil acquiert la demeure et la terre de Nohant, au sud de Châteauroux sur la route de La Châtre ; le précédent propriétaire, un cousin des Dupin de Francueil, qui avait lui-même acquis le domaine en 1766, avait fait démolir l'ancien château féodal datant du milieu du XV^{ème} siècle, et bâtir à la place une élégante maison de maître dans le

style du temps, dont les travaux ont été terminés en 1775 ; la mère et son fils pourraient donc s'y installer, ce qui serait sage en ces temps troublés; mais Marie-Aurore, Parisienne dans l'âme, décide de rester à Paris où, ayant déménagé en un lieu plus adapté à ses moyens réduits du fait de l'achat de Nohant, elle habite maintenant rue Saint-Nicolas, dans le quartier de la Bastille détruite.

C'est là que ce qui risquait d'arriver finit par arriver. Elle a eu l'imprudence de confier des valeurs et des papiers à un voisin, qui lui a proposé de les cacher. Il y a dénonciation. Le 23 novembre 1793, trois mois après l'achat de Nohant, elle est arrêtée et emprisonnée. Ironie du sort : son lieu de détention est ce même couvent des Anglaises, où elle avait séjourné après le décès de son premier mari. Heureusement les documents les plus compromettants – ceux qui l'impliquaient dans la fuite du comte d'Artois, il fallait qu'elle y tînt beaucoup pour les conserver dans les circonstances du moment – ont pu être détruits à temps par les soins du fidèle Deschartres, aidé de Maurice. Libérée en septembre 1794 grâce au 9 Thermidor, Marie-Aurore cette fois s'installe à Nohant ; elle y poursuit l'aménagement de l'espace autour de la maison en faisant raser les derniers remparts et combler les fossés ; à l'intérieur de la maison, elle fait construire le bel escalier en pierre donnant accès au premier étage.

Maurice Dupin grandit en âge, sinon en sagesse. En 1798, âgé de vingt ans, le grand garçon, qui a hérité du tempérament libidineux, disons fougueux pour être plus gentil, de son grand-père, a une liaison avec une domestique du château, Catherine Chatiron. Les archives nous indiquent que mademoiselle Chatiron est entrée au service de Madame Dupin de Francueil le 24 janvier 1797 pour une rémunération de 60 francs par an. Mais la République appelle les jeunes Français, car, tandis que Bonaparte caracole à dos de dromadaire dans les rues du Caire, l'Europe, rassurée de le savoir si loin et incapable de rentrer grâce à la victoire de Nelson à Aboukir, s'est à nouveau coalisée contre la France : le 27 septembre 1798, par application de la loi Jourdan instituant la conscription (les vocations militaires spontanées se trouvant trop rares pour faire face aux nombreux

ennemis de la patrie), Maurice Dupin est incorporé dans l'armée comme simple soldat ; la maman, probablement soulagée de le voir quitter Catherine, qu'il laisse toutefois enceinte de ses œuvres, n'intervient pas pour qu'il soit exempté (le tirage au sort ne sera institué qu'en 1804 par Napoléon) ; Maurice part d'abord pour l'Allemagne, où Moreau essaie de contenir les Autrichiens.

Au front comme à la maison, les événements suivent leur cours. Le bon cavalier qu'est Maurice Dupin, aimant galoper dans les bois de Nohant, est affecté au 11^e régiment de chasseurs à cheval ; il y deviendra bientôt brigadier ; cependant Catherine Chatiron donne le jour à La Châtre le 5 mai 1799, à un fils déclaré sous le nom de Pierre Laverdure ; à son retour au pays Maurice Dupin refusera de reconnaître l'enfant, qui prendra l'identité d'Hippolyte Chatiron. Marie-Aurore congédie Catherine Chatiron, coupable d'avoir séduit le fils de la maison, mais fait élever l'enfant qui porte son sang par le précepteur de Maurice, François Deschartres, devenu l'homme indispensable à Nohant.

Et c'est le 18 Brumaire, qui met au pouvoir un Bonaparte réapparu quand on ne l'attendait pas. Après la France, l'Europe ne va pas tarder à savoir qu'il est de retour. Le 19 mars 1800, Maurice Dupin est nommé sous-lieutenant ; il est affecté à l'état-major de l'« armée de réserve », qui, conduite par le Premier Consul, va franchir les Alpes au col du Grand Saint-Bernard et descendre en Italie ; le 14 juin a lieu la victoire de Marengo ; le sous-lieutenant Dupin est promu lieutenant par Berthier sur le champ de bataille ; or, parallèlement aux opérations militaires, qui vont se poursuivre pacifiquement avec l'occupation de la Lombardie, puisque l'Autriche par la convention d'Alexandrie s'est engagée à retirer ses troupes, commence la liaison du lieutenant Dupin avec la cantinière Antoinette-Sophie-Victoire Delaborde, fille d'un oiselier parisien ; Victoire, la bien nommée quand on travaille dans les armées de Bonaparte, déjà pourvue d'une fille, Caroline, née en 1799 de père inconnu, partageait alors la vie de l'intendant affecté aux subsistances, l'adjudant-général Claude-Antoine Collin, âgé de cinquante ans ; elle le quitte volontiers pour un amant de vingt-deux ans, de qui bientôt elle tombe enceinte

Or Victoire, ou Maurice, ou plus probablement les deux, le garçon étant instruit par l'expérience, ne veulent pas d'une naissance illégitime ; aussi, le 5 juin 1804, Maurice Dupin, âgé de vingt-six ans, épouse-t-il Antoinette Delaborde à la mairie du 2^e arrondissement [d'alors]⁶ de Paris. Le mariage se fait à l'insu de la maman de Maurice, en infraction au Code civil⁷ qui exige une autorisation parentale, grâce à des témoins de complaisance. Après tout Pierre le Grand lui-même n'a-t-il pas épousé une vivandière, qui sera plus tard l'impératrice Catherine I^{ère} ? Et le 1^{er} juillet peut naître en toute légalité à Paris Amandine-Aurore-Lucile Dupin, la troisième Aurore et l'héroïne de cette histoire.

Le cri de la nouveau-née à son illustre arrière-grand-père : Maréchal, me voilà ! Quand elle sera grande, elle écrira : « Le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits. »⁸

6 La division de Paris en 12 arrondissements date de 1795 ; le 2^e va du Palais-Royal à Montmartre ; sa mairie est située 3, rue d'Antin dans l'ancien hôtel de Mondragon ; le citoyenmaire de l'époque, nommé en 1800, est un certain Isidore-Simon Brière de Mondétour (citoyen-maire).

7 Promulgué le 21 mars 1804

8 *Histoire de ma vie*

PREMIÈRE PARTIE

LA FEMME LIBÉRÉE

I

Parlez-moi de lui, grand-mère !

Aurore naît quand ce siècle avait quatre ans et que Bonaparte venait de devenir Napoléon grâce au sénatus-consulte du 4 mai précédent. Comment se situe la nouvelle arrivante au monde dans la génération qu'on appelle romantique, d'un mot bêtement pris aux Allemands ? Hugo, on le sait, il nous l'a fait savoir, est né deux ans plus tôt, quand ce siècle avait deux ans. Le jeune Victor et la jeune Aurore ont tous deux un père militaire, attaché, celui du premier à Joseph Bonaparte et celui de la seconde à Joachim Murat. De ce fait leurs destins des premières années se ressembleront.

Et qu'en est-il des autres grands noms du romantisme ? Lamartine, ce grand ancien, a déjà quatorze ans, Vigny en a sept, Delacroix en a six, Balzac en a cinq, Dumas a deux ans comme Hugo, Berlioz n'en a qu'un ; Sainte-Beuve est l'exact contemporain de notre héroïne ; sont encore à venir Musset et Chopin six ans plus tard, Gautier et Liszt l'année qui suivra.

Chateaubriand et Staël, déjà brouillés avec le pouvoir et qui le seront de plus en plus, sont en pleine période créative ; le comte de Saint-Simon, père du socialisme à la française, peaufine discrètement ses théories

Les trois premières années de la vie d'Aurore Dupin s'écoulaient dans le petit logis de ses jeunes parents, rue de la Grange-Bateillère, dans le 2^e arrondissement (devenu le 9^e de M. Haussmann)⁹, couvrant le faubourg Montmartre, à proximité des boulevards. Son subconscient s'imprègne de la vie joyeuse et gouailleuse de ce quartier animé.

⁹ Les nouveaux arrondissements de Paris (20 au lieu de 12), correspondant à l'agrandissement de la capitale, ont été créés en 1860 par Haussmann, préfet de la Seine depuis 1853

« Mon enfance est riche de souvenirs et d'impressions d'une inexprimable poésie. »¹⁰

En décembre 1804 le lieutenant Dupin a assisté au sacre de Napoléon, qu'il racontera à sa mère dans tous ses détails, des détails que le monde entier connaîtra plus tard grâce au tableau de David ; commencent alors les glorieuses campagnes napoléoniennes ; après Austerlitz, Maurice Dupin est capitaine au 1^{er} régiment de hussards ; après Eylau le chef d'escadron Dupin devient aide de camp de Murat, avec qui il est à Friedland et à Tilsit ; en février 1808, alors que Napoléon au zénith de sa gloire, se rend à Bayonne, où il a convoqué la famille royale espagnole, Maurice Dupin, aide de camp de Murat, part pour Madrid, accompagnant son chef, à qui l'empereur des Français a enjoint d'occuper la capitale espagnole, tandis que lui-même prépare un changement de dynastie pour le pays.

Et en avril suivant, Victoire, enceinte de sept mois, rejoint son mari en garnison à Madrid ; elle est accompagnée de sa fille Aurore (Caroline est restée en pension) ; elle a pris cette décision contre l'avis de Maurice Dupin, qui désapprouve cette périlleuse expédition au vu de la situation explosive au sud des Pyrénées ; mais Victoire ne va pas laisser Maurice aux mains des belles Espagnoles. Mme Dupin arrive sans encombre à Madrid, malgré quelques émotions, et retrouve son époux, quelques jours après la journée tragique du Dos de Mayo, où l'insurrection des Madrilènes en protestation contre l'occupation française est écrasée dans le sang. Murat, qui occupe le palais du favori Godoy, dit le « prince de la Paix », alors à Bayonne où il a accompagné les souverains espagnols, Murat, qui espère devenir roi d'Espagne et ne le sera que de Naples (Joachim I^{er}, ayant ainsi le privilège de laisser son prénom à la postérité), Murat témoigne beaucoup d'affection à l'enfant de son aide de camp. Aurore nous raconte que sa maman l'habilla un jour en aide de camp miniature de Murat et que le maître de maison, ayant pris l'enfant par la main, le présenta comme tel aux invités (nous admirons la mémoire d'une petite fille de quatre ans mais

10 *Histoire de ma vie*

c'est sans doute la maman qui plus tard lui aura raconté tout cela).

Un an plus tard, quand Joseph Bonaparte aura remplacé Murat, c'est le général Hugo, aide de camp du nouveau roi, qui fera venir sa famille, pour que sa femme, qui, elle, à la différence de Victoire, serait bien restée à Paris, puisse tenir la maison et accueillir les invités.

Le jeune Victor, qui arrive avec sa maman, aura six ans, alors qu'Aurore n'en avait que quatre, une différence considérable à cet âge tendre. Victor rapportera des impressions qui se retrouveront dans *Pepita* et « Mon père, ce héros... ». Aurore ne gardera que ce qui lui aura été dit par la suite. Elle fera beaucoup plus tard un deuxième séjour en Espagne qui ne sera guère plus long ni plus heureux.

Le séjour de la famille Dupin réunie à Madrid en 1808 sera bref. Le 12 juin, Victoire donne naissance à un fils, Auguste, mais ô tristesse ! l'enfant est aveugle. Les événements politiques se précipitent, Joseph succède à Murat et l'heure de la retraite d'Espagne a sonné pour Maurice Dupin et les siens. Après un voyage éprouvant, la famille arrive dans l'Indre, chez la grand-mère paternelle. Aurore, âgée de quatre ans, découvre pour la première fois le domaine de Nohant. Alors que le chef d'escadron Dupin profite d'un repos bien mérité, le 8 septembre, le petit Auguste, éprouvé par le voyage, décède au château de Nohant. Et le 16 septembre, quand la famille est à peine remise de ce malheur, Maurice Dupin fait une chute de cheval en revenant au galop de La Châtre après un dîner chez des amis, son cheval andalou, qui lui avait été offert par le futur Ferdinand VII, alors prince des Asturies, ayant heurté un tas de gravats sur le bord de la route. Il meurt dans les heures qui suivent. Il est le premier à être enterré dans le petit enclos du cimetière voisin qui sera réservé à la famille. Aurore III a tout juste quatre ans. Maurice II laisse une abondante collection de lettres que sa fille utilisera dans l'*Histoire de sa vie*, de sa vie à elle, mais qui sera aussi d'abord celle de son père.

Le père ainsi tragiquement enlevé aux siens, la mère et la fille restent d'abord à Nohant, mais les relations entre la belle-fille et la

belle-mère, si différentes par l'éducation et le tempérament, sont difficiles. Pourtant, à la différence de ce qui se passe en Europe, ce ne sera pas la guerre, la diplomatie triomphera. Il y a lieu de penser que la vieille dame (elle a maintenant dépassé les soixante ans), ayant pour elle l'argent et la manière, aura été le principal artisan de cet heureux résultat, qui lui laisse la meilleure part. Le 3 février 1809, un peu plus de quatre mois après la fin brutale de Maurice, la mère et la grand-mère signent un compromis. Marie-Aurore de Saxe aura la responsabilité de l'éducation d'Aurore, qui restera près d'elle à Nohant, mais pourra voir sa mère, rentrée sur ses chers bords de Seine, en hiver. Victoire reçoit une rente de sa belle-mère, augmentée par une compensation financière, elle peut ainsi s'installer à Paris et elle est autorisée à se rendre l'été à Nohant, où elle ne manquera pas de revenir chaque année. La grand-mère confie Aurore au vieux Deschartres, toujours présent et de plus en plus indispensable, qui devient son précepteur après avoir été celui de son père. Marie-Aurore de Saxe passe la majeure partie de l'année à Nohant, mais préfère à la mauvaise saison le séjour dans la capitale, où elle demeure rue Neuve-des-Mathurins, non loin de la Madeleine, une adresse appréciée par la noblesse d'empire, où elle a pour voisin le maréchal Brune, celui qui plus tard sera assassiné en Avignon. Victoire n'habite pas loin. Cependant, quand les deux Aurore sont dans la capitale, la mère d'Aurore III, si elle dispose d'un droit de visite rue des Mathurins, n'a pas la permission d'emmener sa fille chez elle.

Cette application des accords est encore plus restrictive vis-à-vis de Caroline Delaborde, la fille aînée de Victoire. L'enfant ne doit pas approcher sa demi-sœur Aurore et encore moins venir au domicile parisien de Madame Dupin de Francueil. Sand écrira plus tard : « Je ne vois pas ce qu'on pouvait craindre pour moi de son contact, et ce qui eût pu me faire rougir jamais devant le monde de la reconnaître pour ma sœur, à moins que ce ne fût une souillure de n'être point noble de naissance, de sortir probablement de la classe du peuple, car je n'ai jamais su quel rang le père de Caroline occupait dans la société, et il est à présumer qu'il était de la même condition humble et obscure que ma mère.

Mais n'étais-je pas, moi aussi, la fille de Sophie Delaborde, la petite-fille du marchand d'oiseaux, l'arrière-petite-fille de la mère Cloquard ? Comment pouvait-on se flatter de me faire oublier que je sortais du peuple, et de me persuader que l'enfant porté dans le même sein que moi était d'une nature inférieure à la mienne, par ce seul fait qu'il n'avait point l'honneur de compter le roi de Pologne et le maréchal de Saxe parmi ses ancêtres paternels ? »¹¹

Un incident se produit au cours de l'hiver 1810-1811. Caroline, allant sur ses douze ans, se présente chez Marie-Aurore malgré l'interdiction ; elle est chassée sans ménagement par la maîtresse de maison. Aurore, traumatisée par cette injustice, en tombe malade. Prise de remords, Marie-Aurore décide d'emmener elle-même sa petite-fille une fois rétablie, chez Victoire. Au moment du retour à Nohant, Marie-Aurore propose à Victoire de l'accompagner, pour ne pas perturber davantage sa fille.

Mais, autour de cette société de femmes, le monde bouge. La chance a abandonné l'impérial parvenu. Il abdique, revient, abdique à nouveau, se met en route vers le lieu inconnu que lui réserve sa destinée. À Nohant, on assiste au passage et licenciement de l'armée de la Loire, formée des rescapés de Waterloo, repliée par les soins de Davout, ministre de la Guerre, promise à un licenciement prochain ; « Ce fut un régiment de lanciers qui le premier vint occuper nos campagnes » ; madame et mademoiselle Dupin reçoivent alors la visite du général Alphonse de Colbert, descendant du ministre de Louis XIV, l'un des trois frères Colbert généraux de Napoléon ; on peut penser que la châtelaine, quand elle accueille son visiteur, avait présent à l'esprit le souvenir de son fils qui, s'il avait vécu, aurait pu, lui aussi, être là, parmi ces combattants malheureux ; le général de Colbert avait d'ailleurs été également aide de camp de Murat, qu'il avait quitté pour retourner en Espagne. L'arrivée de ces hommes en bel uniforme sur des chevaux richement harnachés, ayant fière allure même si c'était (ou c'étaient¹²) des vaincus, a fortement marqué l'imagination de la fillette de onze ans. Cette apparition, évoquant ce père

11 *Histoire de ma vie*

12 Le lecteur notera les soucis grammaticaux de l'auteur du manuscrit

qu'elle a à peine connu mais dont sa grand-mère lui a beaucoup parlé, lui inspirera un respect pour l'armée régulière qui ne se démentira jamais.

Et, deux ans plus tard, en 1817, c'est la première communion d'Aurore, âgée de treize ans. Une époque de béatitude pour la jeune fille.

« Et comme la beauté se développait en moi, tout me souriait, hommes et choses. Tout devenait amour autour de moi et, dans mon sein, chaque jour faisait éclore la puissance d'aimer et celle d'admirer. »

Elle passe ses journées dans les champs, les bois et les prés, rencontrant ceux qui y travaillent, et ils sont nombreux de son âge à y être déjà actifs. Elle s'initie à la vie de la terre comme une vraie petite paysanne. Elle gardera pour tous ceux qui la travaillent une profonde et sincère affection. Elle développe aussi un goût qui ne la quittera plus pour les sciences naturelles, les animaux et les plantes, la promenade en forêt et le jardinage.

Plus tard Aurore devenue George Sand évoquera dans son charmant roman *Narcisse* « l'âge où les jeunes filles sortent, soit en guêpe, soit en papillon, soit en sauterelle, de l'étroite et mystérieuse chrysalide de l'enfance. » Elle ne nous dira pas quelle avait été sa métamorphose. Mais un grand changement ne va pas tarder à survenir.

Au début de janvier 1818, mademoiselle Dupin, qui va sur ses quatorze ans, entre comme pensionnaire dans un établissement bien connu de madame Dupin, qui y a séjourné deux fois dans des conditions bien différentes, le dit établissement ayant été rendu à sa première destination. En effet Aurore devenant peu assidue et rebelle, partageant les jeux des enfants des fermiers, sa grand-mère, inquiète de ces fréquentations, a décidé de la mettre en pension au couvent des Dames Augustines anglaises de Paris pour parfaire son instruction et rencontrer des jeunes filles de son monde.

Certes Aurore se fera là-bas des amies comme il faut, mais elle y rencontrera aussi quelqu'un dont la très voltairienne grand-mère ne soupçonnait pas la présence là-bas... Dieu.

Après un an dans ce cadre où elle aura si souvent l'occasion de le rencontrer, ce sera la crise mystique : Aurore voudra se faire religieuse. La jeune fille révèle pour la première fois sa personnalité : une nature entière, une âme aspirant à l'absolu, un esprit sensible à l'environnement immédiat, des forces et des faiblesses qui ne la quitteront plus. Elle aime se tenir le soir dans le cloître, « un endroit délicieux pour respirer le frais et les fleurs »¹³. Apprenant l'orientation inquiétante des intentions de sa petite-fille et pupille, Marie-Aurore de Saxe, imprégnée des idées du siècle des Lumières, ne tardera pas à la retirer du lieu dangereux. En avril 1820, Mme Dupin de Francueil, malade, ce qui est un bon prétexte, fait revenir sa petite-fille à Nohant. De ses deux ans chez les Sœurs, Aurore aura gardé de la méfiance (souvent teintée d'ironie voire d'hostilité) envers l'église officielle, et un goût prononcé de la solitude mystique. Elle en aura aussi profité pour apprendre l'anglais et lire Shakespeare et Byron.

De retour au pays de son enfance, Aurore s'étonne que ses anciennes camarades de jeu la regardent avec respect et lui donnent du « mademoiselle ».

Elle rencontre à La Châtre les jeunes gens des bonnes familles du Berry, dont Stéphane Ajasson de Grandsagne, fils de hobereaux locaux désargentés, étudiant en médecine, qui lui donne des leçons d'anatomie et d'ostéologie ; il lui fait la cour ; bien qu'il lui plaise, elle le repousse en fille sage, sachant que leurs familles respectives ne consentiraient jamais à leur union. C'est alors qu'elle constitue autour d'elle ce cercle ou réseau d'amis berrichons, qui jouera un si grand rôle dans sa vie ; c'est alors que se précise son attitude vis-à-vis des si nombreux amis qu'elle se fera tout au long de cette vie : fidélité aux anciens ; ouverture aux nouveaux ; c'est alors que se manifeste cette fascination qu'elle exercera toujours sur eux et qu'il faut bien appeler charisme, composé d'indépendance d'esprit, d'attention aux autres (une attention intéressée, car elle leur prendra beaucoup), de passion en toutes choses et d'un désir ardent de vivre et de vivre la vie qu'elle s'est choisie. (Une de ces relations castraises mais oui, c'est ainsi qu'on appelle

13 *Histoire de ma vie*

les habitants de La Châtre !) va tenir une grande place parmi ce groupe : il s'agit de Jules Néraud, le premier Jules de sa vie ou « le grand Jules », par opposition à celui qui viendra plus tard ; il a onze ans de plus qu'elle ; il est auréolé, lorsqu'elle le rencontre, du prestige de ses voyages autour de l'océan Indien, qui lui ont valu le surnom de « Malgache » ; ce passionné de sciences naturelles et particulièrement de botanique saura en communiquer le goût à Aurore.

Cependant la grand-mère a pour dessein de la marier au plus tôt et de faire d'elle son unique héritière, tant de ses biens que des terres et du domaine de Nohant. Dès janvier 1821, moins d'un an après la sortie du couvent, un projet de mariage est envisagé avec l'un des cousins d'Aurore, Auguste Vallet de Villeneuve, veuf depuis 1812 de Laure de Ségur et propriétaire du marquisat du Blanc. Mais il est âgé de 42 ans, alors que sa promise n'a que 16 ans. Aucune pression n'est toutefois exercée sur la jeune fille en vue de cette union.

Marie-Aurore de Saxe prodigue la plus grande attention à sa petite-fille. Une vive affection réciproque caractérise leurs relations. Aurore apprécie sa grand-mère à l'esprit délicat et cultivé. Celle-ci lui fait découvrir Jean-Jacques Rousseau : elle aussi, après ses années de scepticisme voltairien, semble avoir été marquée par la *Profession de foi du vicaire savoyard*, l'œuvre qui va servir d'évangile au siècle suivant, où son déisme exalté va se trouver en concurrence avec l'athéisme militant des saint-simoniens.

La jeune fille complète donc son instruction par la lecture. Elle apprend et enregistre avec une étonnante facilité. Si Rousseau la fascine, d'autres philosophes savent aussi la captiver : Chateaubriand (si on peut lui attribuer ce qualificatif) à travers le *Génie du christianisme*, mais également Aristote, Condillac, Montesquieu, Blaise Pascal, Jean de La Bruyère, Montaigne, Francis Bacon, John Locke, Leibniz, ainsi que les poètes Virgile, Alexander Pope, John Milton, Dante, et William Shakespeare. Pour le meilleur et pour le pire, le goût des livres ne la quittera plus.

Elle maintient une correspondance avec les amies, pour la plupart des demoiselles de très aristocratique origine, qu'elle s'est faites en pension, occasion d'échanger sur les lectures des unes et

des autres, de comparer les goûts littéraires, d'avancer des idées, d'évoquer des souvenirs communs. Elle aurait demandé à l'une d'elles si elle versifiait et l'interrogée se serait déclarée vierge de tout péché d'alexandrin. Peut-être la question lui a-t-elle été inspirée par les *Méditations poétiques* de Lamartine qui viennent de paraître ? Elle-même en tout cas suivra l'exemple de celle qui lui a ainsi répondu et ne se risquera pas dans ce genre si prisé de la génération romantique. En revanche l'envoi à rythme soutenu de lettres à celles et ceux avec qui elle est en relation deviendra chez elle une habitude qui ne la quittera plus.

Outre ses lectures et sa correspondance, Aurore s'initie à la gestion du domaine. La propriété couvre 240 hectares, avec de nombreux fermiers et métayers. Elle monte à cheval, en garçon, depuis qu'elle est très jeune et parcourt de larges étendues. Elle a pris le goût des courses solitaires à travers la lande et les bois.

Elle se met aussi à la musique. Elle pratique le piano, ce qui lui permet d'animer les soirées de Nohant. On ne sache pas qu'elle se soit essayée à la peinture, se réservant d'évoquer les paysages qui la marquent avec des mots. On se doute qu'elle décrit le soir à la grand-mère, quand elles se tiennent toutes deux au coin du feu, ses expéditions et ses observations du jour.

Mais aussi qu'elle la presse de questions, avide d'entendre le témoignage de celle qui a tant vécu. Ni l'une ni l'autre n'a de goût pour les travaux féminins. La conversation, cet art majeur du siècle passé, est leur principale et absorbante occupation.

Aurore a-t-elle interrogé sa grand-mère sur ce père qu'elle a si peu connu ? On peut penser que les sentiments de la vieille dame étaient mitigés à l'égard d'un fils dont la principale ressemblance avec son grand-père était son succès auprès des dames. Un voile pudique aura été tiré sur cet aspect de la vie de Maurice Dupin. Mais il n'y a aucun ostracisme à l'égard d'Hippolyte Chatiron, le fils né dans le péché, de cinq ans plus âgé que la fille légitime, qui le voit régulièrement et avec qui elle entretient d'excellentes relations.

Hélas ! cette période de communion intense entre les deux femmes sera courte. Fin 1821, l'année qui a vu la mort de Napoléon à cinquante-et-un an, où Villèle a mis en place son